

GEORGE et LOUISE.**VIII**

(Suite.)

C'est ainsi qu'ils arrivèrent sur une file à perte de vue, en blouse, en camisole, en bras de chemise, en sabots, les pieds nus, les cheveux défaits et la fureur peinte dans leurs traits.

Il faisait très-chaud ; j'avais fermé les persiennes, mais je les voyais défilér tout de même par les fentes. Tout le village en était rempli. Qu'on se représente notre inquiétude ; heu-

reusement ils n'en voulaient qu'au garde général. Cela formait un grand bourdonnement au loin ; et puis tout à coup nous entendîmes des vitres tomber, des portes s'enfoncer, des cris, des disputes. Ma femme tremblait comme une feuille ; moi je la rassurais, lui disant que cela ne nous regardait pas, qu'on n'attaquait jamais les maîtres d'école. Paul et la petite Juliette dans leur coin, les yeux tout grands ouverts, me regardaient en écoutant. Je me donnais l'air de ne rien craindre, mais à chaque grand coup dans les portes, croyant que c'était en bas, je ne pouvais m'empêcher de trembler, et puis de me pencher dans l'escalier, prêtant l'oreille.

Midi était passé depuis longtemps et l'on n'avait pas eu l'idée de manger. A la fin pourtant, sur les trois heures, je me hasardai d'entr'ouvrir un volet, et je vis les bandes se remettre à défilér vers la montagne. Quelques-uns de ces gens étaient ivres ; mais le plus grand nombre semblaient dans leur état naturel et criaient tout joyeux :

— Tout est déchiré !... Tout est brûlé !... Tout est payé !... Vive Lafayette !...

J'attendis là plus d'un bon quart d'heure ; ils se retiraient, se retiraient toujours.

Ma femme, un peu rassurée, avait dressé la table, avec du pain, du fromage, de la viande froide de la veille, pour les enfants. Nous-mêmes nous avions aussi besoin de reprendre des forces, car la frayeur de voir ces bûcherons, ces charbonniers, ces contrebandiers, ces braconniers, toute cette race terrible de délinquants, tomber dans notre pauvre village, nous avait

bouleversés. Bientôt pourtant, ne voyant plus que des trainards de loin en loin, avant de manger je voulus savoir ce qui s'était passé et je sortis.

La mère de notre voisin, Nanette Bouveret, filait tranquillement sur sa porte, comme d'habitude ; en me voyant, elle s'écria toute joyeuse :

— Ne craignez rien, monsieur Florence, ils sont partis !... Quelle débâcle !...

Cette vieille, qu'on appelait " la jacobine " parce que son mari, feu Nicolas Bouveret, avait présidé le club de Saint-Quirin du temps de Robespierre, ne s'étonnait pas de ces choses : elle en avait vu bien d'autres !...

— Ça recommence ! faisait-elle en clignant de l'œil, ça recommence !...

Et sans se faire prier, elle me raconta que la grande presse était tombée chez le garde général.

M. Botte, prévenu à temps, avait pu se sauver en traversant la Sarre, et gagner le bois des Baraques. Mais alors les montagnards avaient cassé les vitres, enfoncé la porte de sa maison, déchiré et brûlé tous les papiers avec une fureur extraordinaire.

Notre maire, M. Jean Rantzau, s'étant présenté pour faire cesser ce pillage, les guenx l'avaient rudement secoué, l'appelant calotin et poussant même l'audace jusqu'à lui mettre le poing sous le nez. Il avait eu beaucoup de peine à s'échapper de leurs mains. Enfin, vers deux heures, M. Jacques était sorti de sa maison ; il avait réuni les principaux chefs dans sa cour, leur faisant boire de la bière et manger du fromage, et leur promettant en outre solennellement d'écrire à Lafayette, pour avoir leurs anciens droits forestiers, ce



Quelle faute ! (Page 206, col. 2.)

qui les avait décidés à retourner chez eux.

Voilà ce que me raconta la grand-mère Nanette d'un air tout à fait réjoui, et je puis assurer que les révolutions sont terribles, surtout dans la montagne, où les malheureux dépourvus d'instruction, demandent des choses impossibles et se livrent à tous les excès ; ils n'ont point de religion véritable, car après chaque révolution, lorsqu'ils se croient débarrassés des gendarmes, c'est sur les prêtres et tous les gens d'Eglise qu'ils crient d'abord, en les humiliant de mille façons.

Ces Daboyens ayant réussi la première fois, pouvaient revenir ; qu'on se figure si cette idée nous réjouissait, par bonheur ils n'en eurent pas le temps, Louis Philippe fut tout de